

—On a mis en prison à Gironne, les mères des jeunes gens qui étaient en fuite et contre lesquels des ordres d'arrestation avaient été donnés.

—Le régent fait entasser dans la Catalogne et en Aragon tout ce qu'il a de meilleures troupes. Ce n'est pas seulement pour contenir ces provinces, mais pour paraître prêt à tout événement contre la France.

—On mande de Barcelone qu'à la date du 19, il y avait trente-sept condamnés en chapelle pour être fusillés après avoir reçu les consolations de la religion.

—On écrit de la frontière d'Espagne, le 15 décembre :

« La terreur continue à Gironne. Un grand nombre d'habitans de l'iguères, où beaucoup d'arrestations ont eu lieu, se sauvent dans les montagnes ou en France. Des voyageurs arrivés de Gironne ont raconté que Zurbano avait fait fusiller quatre personnes le 21. Cependant il était malade et ne quittait pas le lit. »

—Les Français résidant à Barcelone, pour témoigner leur reconnaissance à M. de Lesseps et au commandant Gattier, ont voté l'offre d'une médaille d'or au premier et d'une épée à poignée d'or au second.

—On annonce qu'Espartero, en quittant Sarria, a laissé des instructions assez modérées au nouveau gouverneur-général, et qu'il lui a permis d'adopter le sort de Barcelone. Il est bien temps, vraiment !

—On calcule que près de la moitié des habitans de Barcelone a quitté cette ville pour de refugier tant en France que dans les provinces. Il va sans dire que c'est la portion riche et aisée de la population qui a déserté ce malheureux séjour, où il ne reste guère que des ouvriers sans travail et sans pain.

RUSSIE.

—Le cartel conclu entre la Russie et la Prusse a été prorogé par un ordre du cabinet du 17 août. On a donc annoncé à tort qu'il était expiré. Il est, au contraire, toujours en vigueur, et le président de la régence de Silésie n'a fait savoir aux autorités que tout déserteur russe devra être renvoyé au de là de la frontière.

PRUSSE.

22 décembre.—On assure que l'on doit construire, par ordre du roi, à Sans-Souci, un théâtre grec. Il doit y être représenté, dans les beaux jours, en plein air, les chefs-d'œuvre du répertoire des anciens auteurs grecs.

ALLEMAGNE.

—D'après une lettre publiée par la *Gazette d'Augsbourg*, la Prusse et l'Autriche se seraient jointes à la France et à l'Angleterre en ce qui concerne le maintien du *statu quo* en Sicile.

SUISSE.

—Il est question à Berne d'introduire dans ce canton le système monétaire français.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE, 7 décembre. — Nous recevons des lettres de la Syrie qui nous annoncent qu'Omer-Pacha, après avoir été battu par les Druses commandés par Shible-el-Arian, a été forcé de se retirer dans Deir-el-Kamar, où il est cerné par l'ennemi.

Le pacha de Beyrouth, ayant été informé de ce fait, ordonna immédiatement à un bataillon d'infanterie et à 500 Albanais de s'embarquer pour Saïda. Toutefois, l'embarquement des Albanais n'ayant pu s'opérer, ceux-ci, revenus à terre, se révoltèrent parce qu'on ne leur avait point payé la solde arriérée. Le pacha leur donna aussitôt quelque argent.

Les Druses exigent la mise en liberté de leurs chefs, et la réintégration de l'émir Béchir.

Les Turcs, pressés par la nécessité, sont entrés en négociation avec les Druses et paraissent disposés à leur faire quelques concessions. Es-saad-Pacha s'est mis en marche avec 5 bataillons d'infanterie et 1000 Albanais, pour délivrer Omer-Pacha.

Les Maronites se tiennent tranquilles : on dit que les Prussiens leur ont demandé de l'argent et de la poudre, et se sont imposés la tâche de terminer seuls la lutte. Il importe de remarquer que la principale fabrique de poudre de la montagne appartient aux Lazaristes français, et que les fidèles tirent sur les infidèles avec de la poudre fabriquée sous la protection française.

Gazette de Leipzig.

CORSE.

—Une députation de la ville de Corte, composée de MM. Casella, Guelfucci, avocats, et Varèse, professeur de dessin ; s'est rendue à Florence pour remercier Joseph Napoléon de l'offrande de cinquante tableaux de la galerie du cardinal Fesch. Il a répondu à l'allocution de M. Casella et a ajouté au don qu'il a déjà fait à sa ville natale son buste en marbre, ouvrage original de l'immortel Canova.

CE N'EST PAS UN CONTE EN L'AIR.

J'étais, moi sixième, dans l'intérieur d'une diligence ; je devais rester trois jours et deux nuits enfermé dans ce trou à quatre roues. Par un hasard bien rare, je trouvais pour compagnons d'infortune des gens spirituels et bien élevés.

La conversation vint à tomber sur les périls auxquels chacun de nous avait été exposé : un marin avait trois fois fait naufrage, et un jour, dans les mers de l'Inde, en sautant à l'abordage, il avait été jeté à l'eau à quelques brasses de la gueule béante d'un requin ; un officier de zouaves, saisi par un Bédouin, allait être décapité ; déjà le fatal yatagan pénétrait les vertèbres de son cou, lorsqu'une balle française vint le sauver en brisant la tête

de l'Arabe ; un troisième interlocuteur avait été lancé à une hauteur prodigieuse lors de l'explosion d'un bateau à vapeur américain.

—Quant à moi, Messieurs, nous dit un jeune homme maigre et pâle qui, jusque là, avait gardé le silence, je n'ai point navigué, je n'ai jamais vu le feu, et je me suis trouvé dans une situation plus critique peut-être qu'aucun de vous ; elle avait du moins le mérite de la nouveauté.

J'étais à Bruxelles, il y a quelques années ; hardi, téméraire, avide d'émotions, je voulus faire avec un de mes amis la partie d'une ascension aérostatique. Au moment fixé, mon camarade me manqua de parole ; j'allais seul quitter la terre, lorsqu'un inconnu, sortant du cercle des spectateurs, me supplia de lui permettre de m'accompagner. Il me fit les plus vives instances à cet égard ; il me promit avec serment de se conformer de point en point à tout ce que je prescrirais ; je consentis.

Il s'élança dans la nacelle ; son air était radieux : je donnai aussitôt l'ordre de lâcher les cordes, et quelques secondes après, nous étions déjà au dessus de la cime des arbres.

Mon compagnon ne manifestait pas le plus léger symptôme d'inquiétude ; il était assis dans notre siéle et dangereux asile avec autant de calme et de sang-froid que s'il se fut enfoncé dans un bon fauteuil, y cherchant le repos que réclame la digestion d'un succulent dîner. Semblable à l'oiseau, il paraissait se complaire dans son élément. Afin de faciliter notre ascension, je vidai un des sacs de sable dont je m'étais muni ; il en parut enchanté et me pria de me débarrasser de ce qui me restait de lest.

Je refusai ; il insista ; je lui demandai pourquoi il tenait si fort à s'élever à une si grande hauteur.—Je crains, répondit-il, que l'on me reconnaisse.

Je crus avoir affaire à un original qui avait entrepris ce voyage aérien par un coup de tête, par un mouvement irrésistible et qui redoutait que la chose ne parvint à la connaissance de sa famille ; je l'assurai qu'il n'y avait aucun risque que de terre, l'on put distinguer ses traits.

Sourd à toutes mes raisons, il exigea avec une nouvelle véhémence que j'allégeasse la nacelle de son lest. La chose était impossible ; nous étions déjà fort élevés ; le vent nous poussait du côté de la mer, et je n'étais pas sans inquiétudes ; je lui enjoignis avec humeur de rester tranquille et de se tenir coi. Il murmura entre ses dents quelques paroles entrecoupées et je le vis lancer son chapeau en l'air ; il ôte ensuite son habit et lui fait prendre la route qu'avait déjà parcourue le chapeau.—Bien ! bien ! s'écrie-t-il ; nous sommes moins chargés à présent ; nous irons micux ; et il se met à dénouer sa cravate.

—Mais qu'avez-vous donc, lui craint-je ; eût-on un télescope, on ne pourrait d'en bas savoir qui vous êtes.—Ne vous en flatiez pas trop, me répliqua-t-il, ils ont de bons yeux chez le docteur Van Espen.

C'était le nom d'un médecin qui tenait une maison de santé célèbre, et consacrée spécialement à la guérison des maladies mentales.

—Est-ce que vous connaissez le docteur Van Espen ? fis-je.—Si je le connais ! voici deux ans que l'on m'a logé chez lui ; j'y ai été maltraité de toute façon : saigné, purgé, arrosé d'eau fraîche, contrarié sans relâche. Jamais on ne m'y a laissé maître de mes actions. J'étais là comme au cahot. Je suis parvenu à m'échapper ce matin de ce séjour maudit ; maintenant je suis tranquille, l'on ne m'y reverra jamais.

La chose était sûre, je me trouvais à côté d'un aliéné, dans une fragile nacelle qu'enlevait un aérostat, et j'étais à mille ou quinze cents mètres de hauteur ! Je restai un instant anéanti, glacé d'effroi. Une soudaine fantaisie de mon camarade, une velléité funeste de sa part, une lutte entre nous, et c'en était fait de nous deux. Il répétait avec fureur son cri si alarmant pour moi : plus haut ! plus haut ! plus haut ! Il se dépouillait avec rapidité de ses vêtements, il les jetait aussitôt. Je le regardais faire d'un œil hébété, je ne lui adressais aucune observation, je voyais trop bien que ce serait une peine perdue, et je craignais de le mettre en colère.

Jugez de ce que je dus éprouver lorsqu'après qu'il eut ôté ses bas, je le vis se tourner vers moi : me toisant d'un œil farouche, il articula d'un ton de conviction : « Nous avons encore dix mille lieues à faire : il faut que l'un de nous se débarrasse de l'autre. »

Ses cheveux se hérissaient, ses mains se contractaient ; il était d'ailleurs beaucoup plus robuste que moi ; je ne pouvais songer à lui opposer la moindre résistance.

Si j'avais eu sur moi un pistolet, un poignard, je n'aurais pas hésité à lui brûler la cervelle, à lui percer le cœur d'un coup qu'aurait assuré le désespoir ; croyez-vous que le moraliste le plus austère eût été en droit de me blâmer ? j'étais sans armes.

Jamais dans les angoisses du cauchemar, dans les rêves de l'imagination la plus assombrie, je ne m'étais figuré situation pareille à la mienne ; elle n'avait pas d'exemple.

J'aurais voulu être à la merci d'un antropophage, j'aurais désiré me trouver nez à nez avec un tigre à jeun ; tout, plutôt que d'être là, au pouvoir d'un insensé auprès duquel prières, supplices, observations, raisonnemens, étaient superflus.

Je le vis, sans essayer de m'y opposer, saisir et précipiter nos trois sacs de lest, le ballon s'éleva alors avec une rapidité de plus en plus effrayante, il avait déjà atteint une hauteur à laquelle je n'imaginai pas qu'on pût arriver, la terre avait disparu ; d'épais nuages roulaient au-dessous de nous, s'élevaient sur nos têtes, nous cernaient de toutes parts, un froid mortel me saisissait et nous mentionnais toujours.